à abuser du médicament, nous sommes devenus nerveux, les médecins comme les patients, nous voulons supprimer le temps en médecine, et de là un abus singulier de la formule.

Mais l'exagération passera, et les acquisitions pharmacologiques utiles resteront pour les thérapeutistes qui n'oublient pas que le médicament n'est pas tout et que sans l'hygiène thérapeutique on ne peut pas grand'chose, même dans les maladies aiguës.

Ce ne sont donc pas les instruments qui nous manquent, mais bien plutôt les principes thérapeutiques ; aussi ne tirons-nous pas tout le parti possible de ces ressources accrues, de ces médicaments mieux étudiés dans leurs propriétés intrinsèques, disciplinés par une posologie plus savante, dont l'action, l'électivité, les modes d'élimination ont été l'objet de minutieuses expériences de laboratoire? J'en suis convaincu, et ce sont ces entraves apportées au progrès de la thérapeutique clinique, qui ne suit qu'avec lenteur les progrès de la pharmacologie, que je dois m'efforcer de mettre en relief.

II

Je signalais tout à l'heure combien est préjudiciable aux malades, la regrettable séparation que l'on établit en thérapeutique entre le moyen tiré de l'hygiène et celui tiré de la matière médicale. Sans doute, quand nous traitons une maladie et que nous lui opposons un ou plusieurs médicaments, nous leur associons bien quelques précautions d'hygiène, mais c'est de l'hygiène trop habituellement banale, insuffisante qui ne sait ni ce qu'elle veut ni ce qu'elle peut, et qui n'est, en quelque sorte, que l'accompagnement traditionnel, consacré,

d'une prescription médicamenteuse. Quant à cette hygiène attentive qui embrasse dans sa sollicitude toutes les conditions du milieu dans lequel vit un malade, et les modifie, partiellement ou dans leur ensemble, afin de les faire concourir à un résultat thérapeutique, on peut affirmer qu'en général, le sentiment de son importance est singulièrement amoindri de nos jours.

Il y a quinze ans environ, je signalais cette infériorité de notre médecine sur la médecine des siècles passés, bien moins scientifique et bien moins armée cependant que la nôtre. « Nos devanciers, disais-je, tiraient un merveilleux parti des ressources de l'hygiène. Aussi, voyons-nous avec admiration dans leurs ouvrages, l'air, les aliments, le sommeil, les exercices, voire même les mouvements de l'âme, posologiquement prescrits et dogmatiquement dosés, comme nous dosons aujourd'hui la vératrine et le quinquina. C'était là de la vraie, de la grande médecine qui s'emparait magistralement du milieu où vivait le malade, songeait à tout, pourvoyait à tout, aux grandes comme aux petites choses, accordait aux moindres détails une importance émouvante dont la comédie a bien pu s'égayer, mais dont les malades sentaient le prix et qui ne croyait pas avoir toujours besoin de médicaments pour faire de la médecine active. Aussi, c'est une chose admirable que la place faite à l'hygiène dans leurs ouvrages. Il faut bien que nous y songions : de même que la cause des dérangements de la santé est partout : dans l'air que nous respirons ; dans les aliments par lesquels nous réparons notre substance ; dans la prépondérance vicieuse d'activité que nous donnons à tel ou tel organe, à telle ou telle fonction, ou dans le repos exagéré où nous les maintenons ; dans les conditions du sol auquel nous

vivons attachés, de même aussi les moyens de conjurer tant de maux se trouvent un peu partout : dans les agents physiques qui baignent nos organes ; dans l'exercice méthodique de nos rouages fonctionnels ; dans les circonstances météorologiques du milieu dans lequel nous vivons, au moins autant que dans l'action de ces poisons sidérants dont la science a fait des armes de salut. Renfermer la thérapeutique dans un flacon étiqueté, c'est lui couper une aile.... et la meilleure ; c'est amoindrir volontairement nos ressources et préparer une voie aux défections intéressées (1). »

Sans doute les choses n'ont pas changé beaucoup depuis cette époque et les conditions philosophiques dont je signalais l'influence dans cet effacement de l'hygiène thérapeutique devant la thérapeutique médicamenteuse, ayant persisté, s'étant même accusées plus énergiquement encore, il n'était guère possible que s'accomplît ce retour à un partage équitable de la thérapeutique entre la pharmacologie et l'hygiène ; cependant des tendances dans cette direction commencent à poindre, et l'hygiène thérapeutique, sortant des banalités qui l'ont discréditée jusqu'ici, apparaît déjà, dans les écrits de quelques thérapeutistes, comme un corps de connaissances précises et relevant de la méthode expérimentale.

Cette séparation de la pharmacologie et de l'hygiène qui est entièrement artificielle et qu'il faut s'efforcer de la faire disparaître au plus tôt, est entretenue par le titre même des ouvrages qui, sous l'étiquette *thérapeutique*, ne traitent que des seuls médicaments, comme si les agents hygiéniques

(1) Fonssagrives, *Hygiène alimentaire des malades, des convalescents et des valétudinaires ou du Régime envisagé comme moyen thérapeutique*, 2e édition, Paris, 1867. Introduction, p. 13 et suiv.

n'avaient pas, eux aussi, qualité pour réactionner vivement l'organisme et pour le ramener à son type normal, quand la maladie l'en a écarté. La thérapeutique se compose de *pharmacothérapie* et d'*hygiothérapie*, et elle ne doit isoler ni dans l'enseignement, ni dans les livres, ni dans la pratique, ces deux ordres de ressources qui sont appelées à se suppléer, qui se prêtent un mutuel appui, et dont la réunion peut seule donner à l'art toute sa puissance (1).

C'est certainement là l'une des faces les plus désirables de cette alliance du progrès et de la tradition que la thérapeutique de notre époque a, quoi qu'on en pense, tant d'intérêt à cimenter.

Il y a là une question sur laquelle les malentendus sont faciles (je l'ai éprouvé plusieurs fois à mes dépens), et que je dois affranchir, autant que possible, de toute équivoque.

III

Le fait de la rupture de la médecine contemporaine avec la médecine traditionnelle est contesté par ceux-là surtout qui en sont les artisans principaux (tout mauvais cas est niable), mais il n'y a qu'à voir actuellement, sans prévention, sans parti pris, comment vont les choses pour se convaincre que le serpent d'Épidaure est coupé en deux tronçons qui ne font pas d'efforts prodigieux pour se réunir.

La thérapeutique de nos jours se laissant aller à des enivrements qu'expliquent dans une certaine mesure ses acquisitions

(1) Je travaille, depuis douze ans, à un *Traité de thérapeutique appliquée*, dont l'une des idées fondamentales sera précisément cette union étroite, de la pharmacologie et de l'hygiène, pour arriver à un but clinique, et qui s'inspirera d'ailleurs des principes généraux que j'ai exposés dans le cours de cet ouvrage, lequel peut en être considéré, en quelque sorte, comme une Introduction.